

Entretien : Mourir pour la patrie ?

E.D. *Brahim K., nous nous sommes rencontrés au Collectif « Une Flamme pour l'Algérie ». Ce que vous avez dit au cours de discussions internes nous a donné envie d'aller un peu plus loin avec vous, si vous voulez bien.*

B.K. D'accord ! Je me présente : je suis Algérien, j'ai 45 ans, je suis marié et père de trois enfants. Je suis enseignant, j'ai travaillé en Algérie jusqu'en 1990 et depuis je suis en France.

E.D. *Avez-vous des nouvelles d'Algérie ?*

B.K. J'en ai au moins une fois par semaine : nous sommes une famille nombreuse et mes frères et mes sœurs sont restés là-bas.

Géographie de la violence.

B.K. Je suis du Grand-Sud, une région relativement moins exposée.

E.D. Pourquoi ?

B.K. Ce sont les grands centres, les grandes villes qui connaissent les plus graves problèmes économiques et sociaux, et donc de violence.

E.D. *Et chez vous, dans le Sud ?*

B.K. Dans les villes du désert, il n'y avait pas de mouvance islamique. Les gens sont religieux de façon traditionnelle, donc les apprentis sorciers n'ont pas réussi à les manipuler en détournant la religion de ses fins.

Le terreau.

E.D. *Estimez-vous que le phénomène religieux est seul à l'origine de toute cette violence ?*

B.K. Sûrement pas. Les grandes villes attirent les plus pauvres, ceux qui espèrent trouver du travail, un moyen de survivre. Cette grande misère est continuellement confrontée à une très grande richesse. C'est la première violence, elle ne se retrouve pas à ce point-là dans les petites villes.

E.D. *Et l'islamisme a exploité cette situation de fait ?*

B.K. Là où il n'y a pas de perspectives d'avenir, face à des injustices flagrantes, l'islamisme prône la justice, il exerce une véritable fascination. Dans la région d'Alger, les Frères Musulmans sont présents depuis les années 70. On ne pensait pas que c'était si grave.

Qui tue qui ?

E.D. *Ici, beaucoup se sont interrogés sur des massacres perpétrés dans des régions où l'armée était présente ?*

B.K. Lors de notre rencontre, j'ai tenté de donner mon point de vue sur la question « Qui tue qui ? ». Je n'avance pas de certitudes, et je ne cherche pas à innocenter le pouvoir, mais j'essaie de ne pas tomber dans le piège tendu par ceux qui posent cette question tendancieuse : ils cherchent à faire profiter les islamistes du doute, ce qui permet de revendiquer leur participation au dialogue, en un mot de composer avec eux.

E.D. *Malgré tout, il y a eu des massacres répétés autour de villes pourtant encadrées de casernes ? L'armée a-t-elle laissé faire, ou participé ?*

B.K. Je sais que c'est difficile à expliquer ou à comprendre, et que beaucoup d'interrogations restent sans réponse. Parallèlement, le G.I.A. signe et revendique ses actions et les témoignages des victimes des viols et des massacres ne cessent de s'accumuler pour confirmer que ce sont bien les islamistes qui tuent.

Combats de jour, combats de nuit.

E.D. *Mais alors, pourquoi l'armée n'a-t-elle pas réagi ?*

B.K. Un de mes neveux faisait son service militaire dans les parages d'Alger, pendant deux ans sa famille n'a pas su où il était. Au lendemain des massacres de (...) ses camarades et lui sont partis sur les lieux à la demande de leurs chefs. C'était la première fois qu'on les a amenés après un massacre. Corps déchiquetés, brûlés, ce garçon très jeune a dit qu'on ne pouvait même pas imaginer, il en est resté marqué. Je lui ai demandé s'ils savaient qu'un massacre avait lieu. Réponse : oui.

E.D. *Comment comprendre ?*

B.K. Les soldats sont répartis en compagnies, placées à des endroits précis. Même si une compagnie est avertie, elle seule ne peut décider d'y aller, il faut qu'elle attende les ordres. Et la nuit, les supérieurs ne prennent pas la responsabilité de faire circuler quatre ou cinq compagnies pour les mettre en ordre de bataille.

E.D. *Et alors ?*

B.K. On sait que quand le G.I.A. attaque, une grande partie de la région est minée. Il agit de nuit, dans des lieux très accidentés, couverts de végétation, peu connus par les jeunes soldats qui viennent tous d'autres régions. Par exemple, mon neveu, qui vient du désert, est effrayé par le couvert des arbres.

Le G.I.A. est composé d'autochtones qui maîtrisent l'espace. Les maquis organisés sont protégés par les villageois, qui les soutiennent ou qui sont terrorisés. Ils ont des caches pour leurs armes et, quand une compagnie doit passer, ils le savent tout de suite. L'armée est inefficace dans ces cas-là : à l'arrivée des soldats, il n'y a plus que des civils.

E.D. *Faut-il comprendre que l'armée algérienne est dans la situation d'une armée régulière combattant une guérilla ?*

B.K. C'est cela même. L'armée peut faire des ratissages de jour, avec beaucoup d'appuis, avec toute sa logistique, c'est une grande armée classique. Mais elle est gauche par méconnaissance du terrain.

E.D. *Et en ville ?*

B.K. Le G.I.A. infiltre aussi la population des villes, elle dénonce qui il faut tuer, qui l'appuie.

Mourir pour la patrie ?

E.. *Vous avez dit que les soldats de l'armée régulière étaient des appelés ?*

B.K. En grande partie. Venus de partout en Algérie, ils ne s'impliquent pas, ils ne voient pas pourquoi ils se mettraient en danger dans une guerre qui est une guerre civile. Ils ne comprennent pas qui ils doivent tuer, il n'y a pas d'ennemi réel. Ils ne pensent à se défendre ou à se venger que s'ils ont vu tuer autour d'eux.

E.D. *Diriez-vous qu'ils ne savent pas pourquoi ils sont là ?*

B.K. L'armée algérienne n'est pas une armée de professionnels, elle n'en a pas l'entraînement. Ce sont juste des appelés que l'on amène au casse-pipe.

E.D. *Il n'y a pas de logique de guerre ?*

B.K. On n'entre dans cette logique que si l'on défend sa terre ou son honneur. Mais là, ils sont en face de tueurs, et on leur donne juste l'ordre de surveiller, de garder une position, de contrôler les gens ou les voitures!

Il est difficile de se mettre à la place de quelqu'un allant faire la guerre dans le cadre d'une situation qui est politique !

Le cauchemar.

« Je suis du Grand Sud, j'entends que dans le Nord, il y a des gens qui se battent pour le pouvoir, je pars faire mon service militaire, et je me retrouve dans un camp pour me battre contre l'autre camp. Qu'est-ce que je fais là ? Je veux trouver du travail, me marier, vivre! C'est un cauchemar ! »

Propos recueillis par **Liliane Amoudruz,**
Présidente d'Espaces Dialogues

3e trim 1998 L n° 06

Ref. : Citoyenneté
Afrique - Maghreb